



La Nuit tombe quand elle veut © Nadia Lauro

LA NUIT TOMBE QUAND ELLE VEUT

(création 2021)

Conception et interprétation
Latifa Laâbissi & Marcelo Evelin



LA NUIT TOMBE QUAND ELLE VEUT

Dans le cadre du portrait qui lui est consacré, Lia Rodrigues a invité Marcelo Evelin et Latifa Laâbissi pour une collaboration en forme de traversée imaginaire et sonore : une veillée hallucinée en présence de deux créatures incandescentes, travaillant au corps les images, les voix et les états qui les traversent.

Traditionnellement, une veillée est un temps de rassemblement permettant de traverser le seuil symbolique qui unit le jour à la nuit. Pour cette collaboration de part et d'autre des cultures, la chorégraphe française Latifa Laâbissi et le chorégraphe brésilien Marcelo Evelin ont choisi de poser les conditions d'une veillée habitée : habitée par des voix, des chants, peuplée de présences flamboyantes et de fantômes lancinants. Avec *La Nuit tombe quand elle veut*, ils proposent aux spectateurs de les suivre dans une immersion perceptive ; la traversée d'une expérience intérieure en compagnie de deux figures aux aguets – moitié-vigies, moitié-pythies. Accompagnées du musicien Tomas Monteiro – dont le thérémine se fait l'amplificateur de leurs états imaginaires – leurs présences mutent, devenant « des corps qui voient, encaissent, sédimentent, cannibalisent, archivent, enfouissent ». Démultipliés par l'espace incandescent de Nadia Lauro, la lumière qu'ils font miroiter, les langues qu'ils émettent, ces deux corps saturés d'images se fondent en une matière tumultueuse et malléable, en constante métamorphose.

— GILLES AMALVI

INTENTION

Cette pièce est pensée d'emblée comme une plongée dans la durée. Plus qu'un concept, *La Nuit tombe quand elle veut* est une aventure où nous sommes deux figures flamboyantes qui ramassent le monde et partagent rites et danses. Entre geste premier et fabrique d'utopie, dans cette assemblée nous devenons toutes et tous des *flaming* créatures qui veillent.

Le désir de nous retrouver ensemble dans cette pièce est l'expérience d'un corps médium, en prise avec le réel du monde, rêver et s'enrager avec lui, des corps qui voient, encaissent, stockent, sédimentent, compilent, cannibalisent, archivent, enfouissent... Traversés par un regard aveugle, ils ré-imaginent d'autres cosmogonies, font apparaître des reconfigurations utopiques et insolentes, entre rage et enchantement. Ils se laissent habiter par des esprits visiteurs, des emprunteurs de corps, des corps qui affectent les images et qui dansent, comme des archives fugitives... Nous imaginons laisser ces images empoisonner la fiction, comme les maudits, les condamnés par l'éternité, comme ceux qui jouent avec le feu de la chimère, ceux qui ramassent les rites pour se faire exister.

Édouard Glissant dit :

*"L'image est affectée. On ne la prend pas, pas plus qu'on la comprend. On l'invoque, c'est-à-dire qu'on la fait monter, réapparaître en tremblant avec elle. Elle appelle à une hospitalité radicale car elle se présente et on ne la reconnaît pas."*¹

1. Édouard Glissant, *Poétique de la relation*, Paris, Éditions Gallimard, 1990

Le texte qui suit, d'Olivier Marboeuf, produit en nous un impact poétique, un point de contact pour mettre nos imaginaires en mouvement. Il nous donne à percevoir les premiers points d'ancrage de notre mise au travail pour ce nouvel opus :

**Ceux qui fouillent la réserve du musée des os, ceux qui veillent les images en colère dans leurs muscles, ceux qui font pisser une archive sur le dancefloor. [...] De toutes les mains déposées en eux, de tous les regards déposés en eux, de tous les sols. Ceux qui veillent. Ceux qui ont un corps paysage liquide, ceux qui ont un corps paysage de jungles. [...] Ceux qui font cérémonie bruyante de leur souffle. Ceux qui sont vivants et ceux qui ne cessent de revenir depuis la mort. [...] Ceux qui font la fête, ceux qui tremblent sur la musique, ceux qui tremblent avec des images que personne ne peut saisir, que personne n'a jamais vu. Ceux qui veillent. Ceux-là reviennent. Ceux-là fabriquent des lieux fantômes rien qu'à se tenir là. Ceux-là portent à même la peau des architectures de pétrole. Ceux-là jettent dans le foyer la musique mélancolique des cités sans repos et errent dans le spectre ultra-violet de la périphérie. Ceux-là dont on ne sait jamais tout à fait le visage. Ceux-là sont des matières dangereuses qui passent toutes les frontières, chambres d'écho pour les paroles trop fortes et les gestes sans règle. Celles-là déversent des mauvais regards en guise de géologie coléreuse et projettent l'Histoire de leurs yeux brûlés. Celles-là exhibent leur chair pleine d'écritures qu'on n'a pas le temps de lire.*²*

CRÉDITS

Conception: **Latifa Laâbissi et Marcelo Evelin**
Interprétation: **Latifa Laâbissi, Marcelo Evelin et Tomas Monteiro**
Composition musicale: **Tomas Monteiro**
« Espace-costume »: **Nadia Lauro**
Figures: **Nadia Lauro et Latifa Laâbissi**
Lumière: **Chloé Bouju**
Regard extérieur: **Isabelle Launay**

Production: **Figure Project**
Coproduction: **Festival de la Cité, Lausanne (CH) / Le Quartz**
– **Scène nationale de Brest / ICI-CCN de Montpellier /**
CNDC d'Angers / TNB - Centre Européen Théâtral et
Chorégraphique, Rennes / La Passerelle, Scène nationale
de Saint-Brieuc / Centre national de la danse, Pantin /
Festival d'Automne à Paris

Figure Project reçoit le soutien du ministère de la Culture – Drac Bretagne. Elle est soutenue par le ministère de la Culture – Drac Bretagne au titre des compagnies conventionnées, le conseil régional de Bretagne, le Département d'Ille-et-Vilaine et la Ville de Rennes.

². Olivier Marboeuf, « Ceux qui veillent les images nègres » (extraits), www.olivier-marboeuf.com, 2019

BIOGRAPHIES

LATIFA LAÂBISSI

Chorégraphe et danseuse

Mêlant les genres, redéfinissant les formats, les créations de Latifa Laâbissi font entrer sur scène un hors-champ multiple où se découpent des figures et des voix. La mise en jeu de la voix et du visage comme véhicule d'états minoritaires devient indissociable de l'acte dansé dans *Self portrait camouflage* (2006) et *Loredreamsong* (2010). Poursuivant sa réflexion autour de l'archive, elle crée *Écran somnambule* et *La part du rite* (2012) autour de la danse allemande des années 1920. *Pourvu qu'on ait l'ivresse* (2016), création co-signée avec la scénographe Nadia Lauro, produit des visions, des paysages, des images où se côtoient l'excès, le monstrueux, le beau, l'aléatoire, le comique et l'effroi. Depuis 2011, Latifa Laâbissi assure la direction artistique d'Extension Sauvage, programme artistique et pédagogique en milieu rural (Bretagne). En 2016, une monographie sur l'ensemble de son travail est parue aux éditions Les Laboratoires d'Aubervilliers et Les presses du réel. En 2018, elle crée avec Antonia Baehr la performance *Consul et Meshie*. Elles se retrouvent également en 2019 pour collaborer sur la vidéo *Moving Backwards* du duo d'artistes Pauline Boudry et Renate Lorenz, présentée au Pavillon suisse de la 58^e Biennale de Venise. La même année, sa dernière création *White Dog* fait le tour des festivals de Marseille, Tanz im August à Berlin, Automne à Paris et le festival TNB à Rennes, avant de poursuivre une tournée française et internationale. En 2021 a lieu la création de *Ghost Party (Part I)*, une performance en duo avec la vidéaste néerlandaise Manon de Boer, à laquelle un film, *Ghost Party (Part II)*, fera pendant à l'automne. Les deux parties seront visibles au Frac Bretagne. Parallèlement, Latifa Laâbissi prépare une nouvelle pièce avec le chorégraphe brésilien Marcelo Evelin. Cette veillée intitulée *La Nuit tombe quand elle veut* verra le jour à l'automne 2021 au Festival TNB à Rennes. En 2022 sera créée *Fugitive Archives*, une grande forme commandée par le CCN Ballet de Lorraine à l'occasion du centenaire des Ballets suédois, *Not Swedish enough!*.

—

MARCELO EVELIN

Chorégraphe et danseur

Né à Teresina, au Brésil, Marcelo Evelin est chorégraphe, performeur et chercheur. Il vit et travaille entre Amsterdam et sa ville natale. Il se forme à Paris puis étudie à la School for New Dance Development d'Amsterdam. En 1988, il rejoint, en tant qu'apprenti, le Tanz Theater Wuppertal, dirigé par Pina Bausch. Dès 1989, il développe ses propres pièces chorégraphiques : ses travaux mêlent danse, théâtre physique, performance, musique, vidéo, installation et création in situ. Il crée sa compagnie Demolition Incorporada en 1995, et enseigne à l'École du Mime d'Amsterdam. En 2006, il retourne au Brésil et s'engage dans des activités de commissaire d'expositions. En 2003, il commence la création d'une trilogie inspirée du roman *Os Sertões* de l'auteur brésilien Euclides da Cunha. En découlent *Sertão* (2003), *Bull Dancing* (2006) et *Matadouro* (2010). Il crée *De repente fica tudo preto de gente* (2012) d'après *Masse et Puissance* d'Elias Canetti et *Batucada* (2014).

—

NADIA LAURO

Espace-costume

Nadia Lauro, scénographe, développe son travail dans divers contextes (espaces scéniques, architecture du paysage, musées). Elle conçoit des dispositifs scénographiques, des environnements, des installations visuelles. Ses espaces au fort pouvoir dramaturgique génèrent des manières de voir et d'être ensemble inédites. Elle collabore avec les chorégraphes et performeur-se-s Vera Mantero, Benoît Lachambre, Frans Poestra, Martin Belanger, Ami Garmon, Barbara Kraus, Emmanuelle Huynh, Fanny de Chaillé, Alain Buffard, Antonija Livingstone, Latifa Laâbissi, Jonathan Capdevielle, Laetitia Dosch, Antonia Baehr, Yasmine Hugonnet, Marion Siéfert et Jennifer Lacey, avec laquelle elle co-signe de nombreux projets. Leur collaboration fait l'objet d'une publication, *Jennifer Lacey & Nadia Lauro, dispositifs chorégraphiques* par Alexandra Baudelot, publiée aux Presses du réel. Elle reçoit le prix The Bessies, New York Dance and Performance Awards pour la conception visuelle de *\$Shot* (Lacey, Lauro, Parkins, Cornell). Elle conçoit une série d'installations-performances : *Tu montes, As Atletas* et *I hear voices*, des environnements scénarisés développés dans divers lieux (musées, foyers de théâtre, galeries, jardins) en Europe, au Japon et en Corée. Elle crée le concert-performance *Stitchomythia* en collaboration avec la compositrice électroacoustique Zeena Parkins. Elle conçoit également plusieurs dispositifs scénographiques et curatoriaux : *La Clairière* (Fanny de Chaillé, Nadia Lauro), un environnement visuel immersif pour entendre au centre Pompidou, 4^e édition du Nouveau festival ; *Khhhhhhh* Langues imaginaires et inventées ; *Garden of time*, un jardin performatif pour le festival de la Cité Lausanne, 2020. Elle collabore depuis 2014 comme artiste associée au festival EXTENSION SAUVAGE (Latifa Laâbissi, Figure Project).

—

CHLOÉ BOUJU

Création lumières

Chloé Bouju est non seulement technicienne polyvalente, mais elle est aussi créatrice. En effet, lors de ses études d'arts appliqués, elle se sensibilise à l'architecture, à la scénographie et s'intéresse tout particulièrement à la lumière. Par la suite, elle évolue dans différents univers artistiques, en passant avec aisance du milieu de la rue au théâtre ou à la danse contemporaine. Avec *La Machine*, elle est constructrice en 2006 puis éclairagiste sur *Les Mécaniques Savantes*. Depuis 2012, Chloé tourne avec la compagnie DCA-Philippe Découfflé en tant que régisseuse lumière et plateau sur les spectacles *Panorama*, *Contact*, *Nouvelles pièces Courtes*. Les membres du Group Berthe l'invitent à les rejoindre pour s'occuper de la régie son, tout en dansant auprès d'elles dans *Les pieds sur la nappe* et *Orties*. En 2019, elle fait la création lumière pour le spectacle *Entropie* de Léo Lerus. Cette année marque aussi la rencontre avec la scénographe Nadia Lauro, qu'elle assiste sur différents projets en tant que régisseuse générale, plateau, mais aussi lumière dans *Le corps des Songes* (Nosfell), *I Hear Voices* et *_jeanne_ dark_* (Marion Siefert). En 2020, elles se retrouvent dans la dernière création de Latifa Laâbissi et Marcelo Evelin, *La Nuit tombe quand elle veut*, une veillée pour laquelle elle crée la lumière.

—

TOMAS MONTEIRO

Composition musicale

Musicien autodidacte et designer sonore brésilien, Tomas Monteiro est multi-instrumentiste et compositeur de musique électronique minimaliste. Il commence la musique très tôt, à la percussion, puis aux synthétiseurs et séquenceurs. Aujourd'hui, il se consacre au thérémine et aux synthétiseurs modulaires. En 2004, il commence à collaborer avec des artistes des arts vivants. Il compose pour des chorégraphes comme Cristian Duarte, Eduardo Fukushima, Sheila Ribeiro, Alejandro Ahmed, Vera Sala ou Trajal Harrell entre autres. Ses compositions embrassent alors un mode de pensée chorégraphique, faisant du mouvement un agent décisif dans ses choix, permettant à la musique d'être traversée par des accidents émotionnels, cognitifs et techniques. Sa musique est une atmosphère de voix et est traversée par des textures et des bruits créés de manière imprévue et énigmatique, une composition en temps réel consistant à former une musique par l'imprévisible et le vide. Elle fusionne et brouille les frontières entre récit et spatialité, texture et mélodie, rythme et paysage, répétition et dissonance. Une « quasi-musique », également basée sur la philosophie musicale de John Cage consistant à rechercher des structures impermanentes, que Tomas Monteiro cherche à élargir avec d'autres disciplines artistiques (texte, lumière, mouvement).

—

ISABELLE LAUNAY

Regard extérieur

Professeure en histoire et esthétique de la danse contemporaine à l'université de Paris-8 Saint-Denis, Isabelle Launay travaille depuis plusieurs années sur la mémoire des œuvres en danse. Elle est auteure, notamment, avec Boris Charmatz, *d'Entretenir, à propos d'une danse contemporaine* ; *Les Carnets Bagouet* ; avec Sylviane Pagès, *Mémoires et histoire en danse* et avec Marie Glon, *Histoires de gestes*. Elle a collaboré à divers projets d'artistes (Loïc Touzé, Boris Charmatz, Cécile Proust, Lia Rodriguez...) et a enseigné au CNDC d'Angers et pour Exerce, CCN de Montpellier. Elle est l'une des interlocutrices privilégiées de Latifa Laâbissi.

—

EN TOURNÉE

LA NUIT TOMBE QUAND ELLE VEUT (2021)

> **11, 12, 13, 16, 17, 18, 19 & 20 NOVEMBRE 2021**

Festival TNB, CCNRB, Rennes

> **9, 10 & 11 DÉCEMBRE 2021**

Festival d'Automne à Paris

Centre national de la Danse, Pantin

> **4 & 5 MARS 2022**

CNDC, Angers

> **10 & 11 MARS 2022**

La Passerelle, Scène nationale de Saint-Brieuc

> **JUILLET 2022**

Festival de la Cité, Lausanne (CH)

GHOST PARTY (PART I & II) (2021)

> **18 & 19 SEPTEMBRE 2021**

WIELS, Centre d'art contemporain de Bruxelles (BE)

> **18, 19 & 20 FÉVRIER 2022**

Frac Bretagne et Théâtre national de Bretagne, Rennes

CONSUL ET MESHIE (2018)

> **29 AVRIL 2021**

MACBA, Musée d'art contemporain de Barcelone (ES)

> **17 JUIN 2021**

Festival Latitudes contemporaines, Lille

> **16 & 17 JUILLET 2021**

Schwankhalle, Alter Saal, Brême (DE)

> **3 & 4 DÉCEMBRE 2021**

Les Inaccoutumés, La Ménagerie de Verre, Paris

> *Le Monde*, Rosita Boisseau (11 oct. 2019)

Latifa Laâbissi, danseuse de métamorphoses

La chorégraphe présente « White Dog » au Centre Pompidou, jusqu'au 12 octobre

SPECTACLE

On a conservé en mémoire l'apparition de Latifa Laâbissi nue, simplement vêtue d'une coiffe à plumes amérindienne puis d'un drapeau français. C'était en 2006 dans *Self Portrait Camouflage*, première pièce de la chorégraphe et pierre angulaire de son trajet. Elle y haranguait le public en imitant sa mère et son accent arabe pour évoquer le refoulé colonial, le silence de ses parents immigrés marocains qui posèrent un couvercle sur leur vie. Onze spectacles plus tard, toujours arc-boutée sur la construction d'une identité plurielle et fluide, elle est au Centre Pompidou dans *White Dog*, dans le cadre du Festival d'automne. Elle y arbore, comme ses trois acolytes, une toque en cordes qu'elle fabrique et métamorphose sans cesse dans un savant tramage.

White Dog fait référence au livre *Chien blanc*, de Romain Gary, paru en 1970, qui évoque un chien dressé pour attaquer les Noirs aux États-Unis. Sur cette base, dans une fabuleuse forêt de lianes jaune fluo signée par la plasticienne Nadia Lauro, Latifa Laâbissi fait surgir une fable distanciée sur une tribu imaginaire en train de s'inventer une autre vie. « Je ne suis pas dans une démarche identitaire, je suis contre l'assignation à n'être que ce que l'on est, affirme-t-elle tranquillement. Je refuse de me définir et je cherche plutôt à me

désidentifier, comme on dit, à habiter le trouble. C'est l'hybridité, le flou et le multiple qui m'intéressent. L'altérité, aussi, car on est toujours l'autre de quelqu'un. »

« On n'est pas sorti de la berge »

Née à Grenoble dans une famille de douze enfants, Latifa Laâbissi pratique la gym entre 7 et 9 ans, puis apprend la danse classique jusqu'à 14 ans. C'est en voyant des cours au conservatoire de Grenoble qu'elle a su ce qu'elle désirait faire : danser. Elle découvre Merce Cunningham (1909-2009) et débarque en 1992 dans son studio new-yorkais. Rentrée en France, basée à Paris entre 1997 et 2010, avant de s'installer à Cuguen (Ille-et-Vilaine), elle entreprend des études en sciences sociales. Parallèlement, elle collabore avec le chorégraphe Loïc Touzé, avant de signer ses propres pièces.

« Mon imaginaire s'est construit à partir du français approximatif de ma mère qui a ouvert les portes à des images, raconte-t-elle. La phrase "on n'est pas sorti de la berge" au lieu de l'"auberge" me faisait rêver. Sa langue m'a ancrée, m'a donné envie de dessiner, de danser... » En faisant coulisser les mots, brouillant les figures sans rien figer pour mieux s'échapper. ■

ROSITA BOISSEAU

White Dog, de Latifa Laâbissi.
Centre Pompidou, Festival d'automne, Paris. Du 9 au 12 octobre, 20 h 30. De 14 à 18 euros.

ZONE DE LIBRE-ÉCHANGE

Défaire les nœuds des assignations et revendiquer la liberté de son expression est au cœur de *White Dog*, nouvel opus de **LATIFA LAÂBISSI**, où le corps s'affiche plus politique que jamais.

SOMMES-NOUS AU CŒUR D'UNE FORÊT OÙ L'ENCHEVÊTREMENT DES LIANES DESSINE, souligne et modifie la silhouette des arbres qu'elles enserrent ? Une représentation allégorique des signifiants et des signifiés où se niche le concept de signe linguistique défini par Ferdinand de Saussure, qui varie d'une culture à l'autre ? Ces quatre personnes, en cercle, silencieuses et nous tournant le dos, occupées à démêler un sac de nœuds pour donner forme à des coiffes ou à des accessoires partagent-elles autre chose que cette occupation, solitaire au sein d'un groupe ?

Lente, énigmatique, l'ouverture de *White Dog* de Latifa Laâbissi ignore avec superbe son public. Comme une réponse souterraine à la genèse de son processus de création, après les critiques soulevées par une chorégraphe native américaine lors de la présentation de

son solo *Self Portrait Camouflage*, où elle portait une coiffe de chef amérindienne, au MoMa de New York ? *"Elle a soulevé une critique très forte sur ma légitimité à la porter, en tant que femme, d'une part, mais aussi en tant qu'étrangère."*

La lecture de *Chien blanc* de Romain Gary sur l'histoire d'un chien dressé pour des attaques racistes que son nouveau maître entend rééduquer sera le point de départ de *White Dog*, à travers le constat que l'on *"est toujours l'autre de quelqu'un"* et qu'on peut être associée à la suprématie blanche alors même qu'on est par ailleurs racisée.

Voilà pour le socle de la pièce. Sa forme, son élan sculptural, prend sa racine ailleurs, dans le souvenir de la danse d'un homme vue lors d'un bal de village, irréductiblement singulière dans *"son recyclage de danses folkloriques et urbaines"*. C'est là que *White Dog* s'affirme comme la mise en avant de

personnalités fortes où chacun des quatre interprètes donne libre cours à des expressions et des mouvements du corps n'obéissant à aucun genre et les embrassant tous, pour réinventer des connivences où l'appropriation des signes de l'autre déjoue la violence et favorise l'échange.

Autour de Latifa Laâbissi, Jessica Batut, Volmir Cordeiro et Sophiatou Kossoko, vêtus de la même tunique, élaborent une danse folk inédite, portée par la composition sonore de Manuel Coursin, qui a la douceur d'un rêve éveillé, sa fantaisie et son art du collage, entre réel et imaginaire.

Fabienne Arvers

White Dog, conception Latifa Laâbissi, du 9 au 12 octobre au Centre Pompidou, Paris IV*, tél. 01.44.78.12.33, centrepompidou.fr

Festival d'Automne à Paris, tél. 01.53.45.17.17, festival-automne.com



Latifa Laâbissi : " C'est vraiment l'hybridité qui m'intéresse "

Extraits de l'entretien

"Dans cette création il y avait cette idée de ne pas renoncer à une forme d'utopie, l'idée d'une communauté hybride, furtive, "lianée" et "enforestée" qui ne se résout pas à être assignée à une identité stable. Une communauté qui habite ce trouble, et qui n'a pas peur d'y plonger. Ne pas chercher à résoudre, rester dans le feuilleté de la complexité, c'est quelque chose qui file dans mon travail, même si c'est beaucoup plus confortable d'appartenir à un camp ou à un autre. J'aime beaucoup habiter le trouble, ce n'est pas une posture mais un rapport au monde."

"On n'a pas cherché à avoir un point d'origine mais au contraire se laisser traverser par des choses qu'on aurait vues, qui nous auraient contaminés et qui se seraient sédimentées. On a tous les jours accumulé des signes qui ont généré une longue danse dans la pièce qui dure presque vingt minutes. L'idée c'était de s'autoriser à mêler au sens propre et à faire circuler. S'il y a un état de lutte, c'est de ne pas se résoudre à une binarité, mais plutôt à chercher une troisième image."

"On était très content quand Nadia a proposé cette forêt électrique jaune fluo, et on s'est dit très vite qu'il fallait qu'on la potentialise avec des lianes, en tout cas avec un matériau qui nous permettait de faire des alliances entre nous, et qui nous offrait énormément de possibilités. Ces possibilités se sont multipliées et à partir de ce moment-là on s'est mis, au sens propre, au travail. La notion du travail au sens artisanal m'intéressait énormément : cette magie du faire et surtout, du faire ensemble. Pour moi, il y a un acte magique dans le transfert des inconscients, entre toutes ces personnes qui travaillent ensemble. D'un seul coup, ce transfert permet des choses, d'autant plus si on arrive à créer les conditions d'émergence à quelque chose qu'on avait pas du tout imaginée."

> **La Terrasse, Nathalie Yokel** (n° 280, 27 sept. 2019)

www.journal-laterrasse.fr/a-invencao-da-maldade-du-choregraphe-bresilien-marcelo-evelin/

CENTRE NATIONAL DE LA DANSE CHORÉGRAPHIE MARCELO EVELIN

Cette création du Brésilien Marcelo Evelin expose sept danseurs dans le dénuement de leur humanité, mais sur une scène riche en imaginaires.

Marcelo Evelin n'a pas encore l'aura d'une Lia Rodrigues, sa compatriote, mais son travail possède autant de force et de créativité. De la même génération, il a connu la dictature dans son pays, et peut-être est-ce cela qui a poussé sa démarche vers un engagement des corps sans concession... Mais c'est sur notre époque que Marcelo Evelin porte aujourd'hui un regard acide et alarmé. Sans céder à la narration ou au documentaire, son *Invention de la Méchanceté (Invenção da Maldade)* verse plutôt dans l'abstraction de corps venus de pays et cultures différents, mais présentés dans la plus simple nudité. Autour et avec eux, le public assiste à leurs façons très physiques d'exister dans l'espace du bien et du mal. Espace occupé également par un foyer, symbolisé par des morceaux de bois, qui invite toute communauté à se rassembler autour du feu, sous un plafond de cloches de céramique et de métal.

Le sabbat des centaures

Le Centre national de la danse a Pantin, bâti en bordure du canal possède des espaces insoupçonnés, que je découvre à chaque fois que j'y vais voir un spectacle.

Cette fois-ci, après s'être délestée de mon sac au vestiaire comme me l'a gentiment conseillé la dame de l'accueil, je procède à une descente aux enfers, et me retrouve deux étages plus bas dans une salle sans fauteuils, où on me dit que je peux m'asseoir où je le désire. Là, cinq hommes et deux femmes entièrement nus, négocient l'espace avec le flot des spectateurs qui déferlent.

La nudité au spectacle n'est jamais anodine et induit chez le spectateur une distance. On ne vient pas se poser à côté d'un corps nu comme on le fait d'un corps habillé. D'autant plus que ces corps se meuvent d'une drôle de manière, le regard presque rentré, ils ont des ébauches de gestes coordonnés, un peu comme lorsqu'on a réchappé d'un trauma crânien...

Au moins deux bûchers rythment l'espace, des cloches sont accrochées tout autour de la scène en l'air, parfois une bouffée d'air amenée par un ventilateur les fait tinter de manière aléatoire. Tout semble calme dans ce décor alpestre. Si ce n'est ces gens nus qui déambulent comme dans l'attente de quelque chose qui va advenir dans un futur proche...

Le temps élastique se distend, et enfin laisse échapper les sons lourds d'un tambour. La danse peut commencer, une drôle de danse totalement animale faite de sexes qui ballotent, de fesses qui tremblent, de seins qui tressautent, de reins qui se cambrent, de mouvements désarticulés.

Les yeux rentrent dans les orbites, les pieds frappent le sol, la sueur coule le long des dos et habille bientôt les corps d'une pellicule luisante. Une danseuse affalée sur le sol prend des poses à la Rodin dévoilant un sexe recouvert d'une toison fauve, d'autres ébauchent les rythmes et les portés d'un simulacre de fornication, l'ambiance est électrique, une odeur âcre de sueur envahit la salle, la danse elle-même ferait presque s'embraser l'amoncellement de bûches posées en deux endroits sur le lino noir du plateau.

Les spectateurs scrutent les corps, le regard fixé sur certains plus que sur d'autres. C'est souvent comme ça lorsque l'on voit des gens nus sur scène, on choisit ceux qu'on regarde, dont on détaille les moindres gestes. On les observe, on se repaît de leurs muscles, de la forme de leurs membres, de la couleur de leur peau. Et eux reçoivent ces regard, les sentent et s'en servent pour fendre l'espace de plus belle.

La danse devient transe, cérémonielle, célébrant un dieu inconnu dans une drôle de langue. Dieu ou le diable. Je me sens ramenée aux récits de sabbat où tout est inversé, où les sorciers dansent dos à dos et s'accouplent à la lueur des flammes.

Bientôt l'espace de leur suffit plus, des grappes de danseurs, les corps luisant agglutinés, se déplacent et chassent les spectateurs de l'espace personnel qu'ils se sont mentalement créés. Certains fuient, accusent le choc qui n'est jamais très violent, qui dérange un peu juste, d'avoir à être approché de très près par ces corps chauds luisants, un d'entre eux va chercher une calebasse et les habille du geste du semeur d'une poudre, qui colle immédiatement aux peaux suantes. Puis le son des cloches tintinnabulant réapparaît derrière celui du tambour qui martelait l'espace, cette chose interne qui faisait se mouvoir ces muscles, saillir les côtes, tressauter les hanches, creuser le dos, vriller les tailles, ces mouvements de têtes accompagnés de cheveux dégoulinants qui bougent fouettant l'espace, ces regards torves disparaissent, sans bruit dans un coin de la salle. Restent les spectateurs unis dans un tonnerre d'applaudissements, les vidages rosis de contentement réenergisés par cette danse / transe offerte si généreusement.

Ils nous ont transportés dans un âge archaïque où les hommes et les chevaux ne faisaient qu'un, dans une animalité sacrilège, une transgression savamment orchestrée des codes de la représentation, sans vulgarité ni concupiscence. Marcelo Evelin metteur en scène est un monsieur à la barbe blanche et au regard qui pétille et lorsque je lui dit qu'au-delà de toute justification intellectuelle, ce qu'il nous avait donné à voir de cette manière était d'abord des corps, il rigole et me prend chaleureusement la main dans les siennes. Les danseurs pour certains sont des élèves de l'école de mime d'Amsterdam, ils traversent tous les soirs ce genre d'aventure, après le spectacle, ils semblent heureux, transfigurés, ils ont conscience d'avoir tout donné d'eux-mêmes presque jusqu'à leurs entrailles.

Un partage venu du fond des âges à ne pas louper.

Vu le 15/10/19 à Pantin

CONTACT

Fanny Virelizier

Production / Diffusion
+ 33 (0)6 72 99 62 20
fannyvirelizier@gmail.com

Marie Cherfils

Administration / Production / Communication
+ 33 (0)2 99 54 38 33
+ 33 (0)6 42 80 82 50
administration@figureproject.com

Figure Project

TransCanal
21 boulevard de Chézy
35000 RENNES
www.figureproject.com

